

Perec s'éteint parfois au moment où elle allait dire, peut-être, quelque chose de crucial.

Pour une émission de France-Inter, quelques semaines après son Prix Médicis, Georges Perec se mit à parler longuement, sans être interrompu par son interlocuteur, de choses infiniment sensibles et douloureuses. Au bout de trois quarts d'heure ou une heure, le technicien fit un signe: l'enregistreur n'avait pas fonctionné.

Dans *W*, parlant de l'époque où il fit sa communion à Villard-de-Lans, Perec écrit: «J'ai un vague souvenir des litanies, la faible impression d'entendre encore l'interminable ressassement des "priez pour nous" repris en chœur après chaque nom de saint. A ce souvenir s'associe celui des jeux de mots en forme de comptine où la suite des nombres aboutit, généralement assez vite, à un calembour: "Une gare, deux gares, trois gares, quatre gares, cinq gares, cigare!"...»

En lisant *La clôture*, *Alphabets* et *Ulcerations*, et plus tard en entendant Perec en lire des extraits, j'ai immédiatement pensé à ces petits calendriers qu'on vous remet à la synagogue et qui contiennent les principales prières, en hébreu mais aussi en écriture phonétique pour ceux qui ne savent pas (ou plus) lire l'hébreu. L'une de ces prières, le Kaddish, revient fréquemment dans les cérémonies commémoratives de décès. Elle est lue à haute voix, par au moins dix hommes, face au rideau qui cache les rouleaux, le Livre, ce que les juifs appellent la Loi. Ce qui me chante dans la tête, ce n'est pas le sens de la prière, mais sa litanie, la mélodie qui s'élève de ces voix d'hommes auxquelles, une fois par an, ma voix se mêle.

Je n'ai jamais rencontré Georges Perec. Je n'ai entendu sa voix qu'après sa mort. En mai 1983, auditeur invité à «parler dans le poste», j'ai lu à l'antenne un long extrait d'*Espèces d'espaces*. Il ne me suffisait pas alors de dire combien Perec était important: à mes yeux, j'éprouvais aussi le besoin de m'approprier ses mots. De l'invoquer. Aujourd'hui, il n'en va plus de même. Je voudrais simplement le faire entendre, sans commentaire, sans exclusion. Car, de même que ses livres, la parole de cet écrivain-là est audible par tous.

taient, je me trompais. L'idée qui me trotte dans la tête est de publier dans leur intégralité, en cassettes ou disques laser, un ensemble d'émissions et d'entretiens, ainsi que les entretiens transcrits (c'est-à-dire: aséptisés) — si tant est que leurs auteurs aient conservé les bandes (1).

Mon intention n'est pas universitaire et je ne suis pas sûr que de tels enregistrements seraient un matériau très important pour les chercheurs. Ce que je voudrais proposer, c'est un itinéraire intime, une expérience apparemment passive, éprouvante à certains égards, mais que la permanence de Perec sur les ondes justifie à elle seule. S'il a beaucoup parlé, mais aussi beaucoup travaillé pour la radio, n'était-ce pas parce qu'il avait *quelque chose à nous dire*?

Il faut entendre Perec dire le *Palindrome pour Pierre Geizler* — texte d'une difficulté effrayante à la lecture mais qui prend, par sa voix, une dimension fabuleuse — ou ses *Je me souviens*, ou sa réécriture sans «e» des *Voyelles* de Rimbaud,

rebaptisées *Vocalisations*. Il faut, aussi, écouter d'un bout à l'autre les deux heures un quart du *Carrefour Mabilion*, et mesurer ce que ses mots nus, sa voix lasse, ses hésitations nous disent du concentrationnaire en décrivant le monde alentour, en comptant les voitures, beaucoup de voitures, en lisant les affiches sur les parois des autobus (*les cocotiers sont arrivés*) en énumérant les passants en imperméable, avec ou sans chapeau, qui traînent un chariot à commissions ou portent un cabas.

La voix semble menacée d'un oubli, voire d'une destruction plus imminente que l'écrit. Ainsi, dans *De la nuit*, de J.-M. Duprez (1975), Perec évoque son enfance et la mort de ses parents, ainsi que la nécessité de reconstituer son enfance. Mais l'entretien est entrecoupé de textes sans relation avec ses propos, saucissonnés dans des illustrations sonores insupportables, et la voix de

(1) Si l'un d'eux lit ce *Magazine littéraire*, qu'il me fasse signe...